

DEPEAU, Sandrine et RAMADIER, Thierry (dir.) (2011) *Se déplacer pour se situer. Places en jeu, enjeux de classes.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 196 p. (ISBN 978-2-7535-1713-4)

Mathis Stock

Volume 56, numéro 159, décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015314ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015314ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Stock, M. (2012). Compte rendu de [DEPEAU, Sandrine et RAMADIER, Thierry (dir.) (2011) *Se déplacer pour se situer. Places en jeu, enjeux de classes.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 196 p. (ISBN 978-2-7535-1713-4)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 56(159), 665–666. <https://doi.org/10.7202/1015314ar>



DEPEAU, Sandrine et RAMADIER, Thierry (dir.) (2011) *Se déplacer pour se situer. Places en jeu, enjeux de classes*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 196 p. (ISBN 978-2-7535-1713-4)

Le projet de livre réside dans une contribution à la réflexion sur le lien entre identité et mobilité. Le titre est attrayant – *Se déplacer pour se situer. Places en jeu, enjeux de classes* – et joue sur une multiplicité de sens, entre le changement de place (dé-placer) et les positions sociales et identitaires. Ouvrage issu d'un colloque, il s'agit d'une collection de chapitres, écrits par différents auteurs à partir de leurs contributions respectives. La mobilité constitue en effet un problème crucial pour comprendre la fabrication d'individus contemporains que l'on peut qualifier de «géographiquement pluriels». Cet ouvrage part de l'idée, élaborée dans une introduction par Sandrine Depeau et Thierry Ramadier, que la dimension géographique de l'identité est prise au sérieux. On tente ainsi de relier la question de l'identité à celle de la mobilité spatiale, appelée «mobilité quotidienne» (p. 15) et en faire un objet de recherche pour la psychologie. Les deux notions – identité et mobilité – font l'objet d'un premier état de la question.

Seulement, cet état des lieux reste bancal et le lecteur reste sur sa faim. Sans en détailler toutes les lacunes, on peut se demander pourquoi la proposition de Relph (1976) d'une *identity with space*, qui remplace avantageusement la notion d'identité spatiale, n'est pas présente. Par ailleurs, la proposition de réserver «déplacement» au «transport» au sens d'un flux ne me semble pas rendre justice à la richesse sémantique du terme : dé-placer, c'est changer de place, comme l'écrivaient Knafou et al. (1997). De même que la notion de mobilité quotidienne me semble problématique pour les modes d'habiter polytopiques contemporains où le quotidien, en fait la *Lebenswelt*, est composé de lieux et déplacements d'ordre multiple, entre migrations, navettes quotidiennes, circulation pour les achats, les résidences secondaires, les vacances, la chirurgie (esthétique ou autres) à l'étranger, etc.

L'intérêt réel de ce livre réside dans les études de cas et propositions passionnantes, notamment celles d'Hélène Bailleul et Benoît Feildel qui proposent des récits de vie spatialisés et une méthode cartographique afin de reconstruire le sens des mobilités. De même, la contribution de Caroline Legrand et Nathalie Ortart sur les modes d'habiter et notamment sur les «hypermobiles», dans ce cas des déplacements professionnels à longue distance, est solide théoriquement en même temps qu'elle apporte un éclairage par la présentation de cas. D'autres travaux traitent notamment des manières d'habiter Paris par des migrants japonais (Hadrien Dubucs), des écrivains italiens (Amos Giladi), des routiers (Guillaume Courty) et des précaires flexibles (Yves Jouffe).

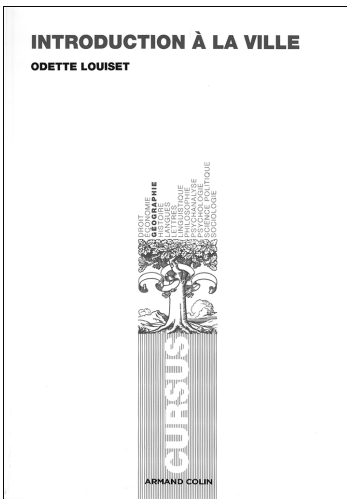
Un seul regret : les auteurs des différents chapitres endossent sans critique les conceptions existantes. Ils ne débattent pas davantage entre eux. C'est étrange pour un ouvrage issu d'un colloque où les auteurs avaient la possibilité de faire des références croisées. Pas un auteur de chapitre ne se réfère à l'autre ! Étrange conception de la recherche.

Référence

KNAFOU, Rémy, BRUSTON, Mireille, DEPREST, Florence, DUHAMEL, Philippe, GAY, Jean-Christophe et SACAREAU, Isabelle (1997) Une approche géographique du tourisme. *L'Espace géographique*, n° 2, p. 193-204.

Mathis Stock

Institut Universitaire Kurt Bösch



LOUISET, Odette (2011) *Introduction à la ville*. Paris, Armand Colin, 189 p. (ISBN 978-2-200-24954-0)

Il faut tout d'abord souligner que cette introduction à l'étude de la ville est l'ouvrage d'une géographe. On comprendra que ses principales références proviennent de cette discipline. Mais elles sont aussi historiques, ce qui rend l'ouvrage intéressant. Avouons d'emblée que définir la ville ou écrire une introduction à l'étude de la ville relève d'un exploit. Le défi est courageux. Pourquoi ? Parce que l'étude de la ville est multidisciplinaire et que la géographie seule est incapable d'en saisir les multiples dimensions.

La section historique d'étude de la ville se termine avec la période dite d'industrialisation. Il aurait fallu poursuivre en faisant référence à la tertiarisation de l'économie. Toute la ville en fut profondément modifiée. Le capitalisme change, il évolue, la mondialisation est en train de modifier substantiellement l'organisation spatiale des villes. Malheureusement, l'ouvrage n'en fait pas mention.

La question constamment posée est « qu'est-ce que la ville ? ». Après un long rappel d'ouvrages savants qui ont abordé la ville, force est de conclure à la fin du livre que l'auteure ne parvient pas à y répondre. La démarche est rigoureuse et les questions soulevées sont fort pertinentes. On a l'impression que l'auteure cherche chez les géographes ce qu'ils ne possèdent pas. Les meilleurs spécialistes et ceux qui sont les plus fédérateurs de l'ensemble des disciplines qui étudient la ville sont les sociologues (à noter que je ne suis pas sociologue). Ce sont eux qui, au moment de la création de l'École de Chicago, ont établi les fondements de l'étude multidisciplinaire de la ville.

De plus, cette introduction passe complètement sous silence un moment capital dans l'étude de la ville, soit ce qui fut appelé « la nouvelle sociologie urbaine française », d'inspiration néomarxiste, principalement centrée autour des travaux de Manuel Castells. Ce moment déterminant a marqué une rupture définitive avec l'École de Chicago. Aujourd'hui, rares sont ceux qui se réclament encore du courant néomarxiste, mais une introduction à l'étude de la ville ne peut faire l'économie d'une référence à ce courant qui, au cours des années 1970, a marqué de façon déterminante l'étude de la ville, tant au plan théorique qu'empirique.

Enfin, on sera surpris que la bibliographie ne contienne aucun ouvrage en langue anglaise. Pourtant, nombre de sociologues, de politologues, d'urbanistes et de géographes anglophones ont contribué, par leurs nombreux travaux, à définir la ville et à en comprendre l'évolution.